L'ORDRE DU JOUR,

OU RÉFLEXIONS

SUR L'ESPRIT-PUBLIC.

Cave
FRC
6225

> On ne peut trop admirer avec quel art ce ressort (*l'esprit public*), entièrement perdu chez les modernes, était mis en œuvre chez les *anciens*... J. J. ROUSSEAU.

CHAPITRE PREMIER.

CE qui constitue une République, ce n'est pas la forme du gouvernement, comme ce n'est pas la beauté du corps qui fait jouir de la santé. Un état peut avoir des lois sages, une bonne organisation, des règlemens justes, une police sévère, des magistrats intègres, et n'être pas un état républicain. Le mot république, dans l'acception que je lui donne, ne signifie pas l'état d'une nation qui n'a point de rois, et qui est gouvernée par une classe particulière, ou par des citoyens choisis par le peuple, mais c'est une nation qui, sous quelque forme de gouvernement quelle soit, a oublié les soins particuliers pour ne songer qu'au bien public, qui regarde comme indigne de lui appartenir, et chasse de son sein tout individu qui refuse ses soins au bien de la société; enfin, qui récompense généreusement tous ceux dont les talens ou les découvertes procurent à la patrie quelques heureux résultats.

Il est facile de trouver la preuve de ce que j'ose avancer ici, et qui doit me conduire à des raisonnemens peut-être nécessaires dans les circonstances présentes. L'histoire des divers peuples dont nous admirons les gouvernemens, nous fournit des exemples sur lesquels j'espère appuyer mon assertion, et

M+W 11589

démontrer qu'une RÉPUBLIQUE est fondée seulement sur L'ESPRIT-PUBLIC.

Tant que l'Esprit-Public n'existe pas, on ne peut pas se promettre une félicité publique. La félicité publique est en rapport de la somme d'intérêt que chaque individu met dans la société. Lorsque tout le monde abandonne la chose publique, il est impossible que la chose publique prenne soin de tout le monde. Alors les loix ne peuvent être que coërcitives; les citoyens n'obéissent que par force; chacun se plaint de leur rigueur, s'y soustrait autant qu'il peut, et le gouvernement, toujours dans une situation correctionnelle, s'ouffre et s'épuise.

Un autre inconvénient bien dangéreux, c'est que les magistrats ou se dégoûtent des difficultés qu'ils rencontrent continuellement dans l'exercice de leurs fonctions, ou finissent par abuser de leur pouvoir. De-là doivent naître l'arbitraire et la tyrannie; de là le malheur de la société entière et de chaque individu. Cependant, cet arbitraire, cette tyrannie peut exister dans une démocratie. L'expérience la plus cruelle ne nous a que trop prouvé cette vérité depuis notre révolution. Tantôt les agens d'un gouvernement révolutionnaire, par un excès de zèle, par des mesures peu ménagées, par le désir de délivrer la France de tous ses implacables ennemis, ont pu faire couler le sang de quelques victimes, et commettre des injustices inévitables; tantôt sous des prétextes perfides d'humanité et de justice, d'autres agens plus cruels, ne respirant que la vengeance, ont organisé sur toute la France, l'assassinat, la famine, la désolation, le brigandage le plus affreux, qui ont presque éteint l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, et ont versé dans le cœur des françois le plus vil égoïsme, le plus grand dégoût pour la chose publique.

Les Lacédémoniens, si célèbres par leurs vertus civiques, si redoutables à leurs ennemis, n'étoient pas sous un gouvernement démocratique, puisqu'ils avoient deux rois, et retenoient dans l'esclavage le plus dur, une classe d'hommes natif du pays; mais le bien public, l'amour de la patrie, les occupoient sans cesse. Ils naissoient, ils vivoient, ils mourroient

THE NEWBERRY
LIBRARY

pour la république. Toutes leurs pensées, toutes leurs actions lui étoient consacrées. C'étoit un peuple heureux, fort et respecté, malgré le petit espace qu'il occupoit sur la terre.

Tant que les romains ne pensèrent qu'à la patrie, tant que la chose publique leur fut plus chère que leur bonheur privé, ils furent invincibles, ils ne manquèrent de rien. Rome assiégée, attaqua et vainquit les Gaulois; avec peu de connoissance de la marine, et dénuée de vaisseaux, elle parvint, en trois mois, de former une armée navale, et de battre ses ennemis.

Quelques villes de la Grèce qui voulurent rester libres, et dont les habitans préférèrent le bonheur public à leur tranquillité particulière, résistèrent aux armées innombrables de Xercès, le firent trembler sur son trône de fer, et les lâches qui n'avoient pas osé imiter leur fermeté, gémirent sous sa tyrannie.

C'est ainsi que l'Esprit-Public fut, dans tous les tems, le plus ferme soutien des nations, tandis que l'égoïsme, l'oubli de la patrie, la cupidité des hommes, l'insousciance des uns, l'ambition des autres, perdirent tous les peuples et les entraînèrent dans l'esclavage et le malheur. Lorsque la soif des richesses s'empare des esprits, et fait place aux vertus, chez un peuple, l'homme probe, l'honnête artisan, l'ouvrier modeste, deviennent bientôt les victimes de l'avarice, de l'intrigue, de l'agiotage. Le pauvre est affamé par l'accapareur inhumain, la médiocrité est bafouée par le faste insolent, l'industrie est ruinée par la fourberie de l'infâme agioteur. Une pareille situation peut jetter un peuple dans les plus grandes calamités; la division s'établi parmi les citoyens, la trahison ourdit ses manœuvres, le gouvernement et ses agens deviennent odieux, un changement quelconque paroît préférable. Si des ennemis extérieurs cherchent à pénétrer dans l'état, loin de les repousser, on les voit venir avec satisfaction. Le riche qui craint le pauvre, espère un soutien pour sa propriété, le pauvre qui abhore le riche attend impatiemment un libérateur de l'oppression; alors l'ennemi, soutenu des deux partis, triomphe et parvient facilement a les enchaîner l'un et l'autre.

Lorsqu'un peuple a repris ses droits, et s'est délivré de ses tyrans, il n'y a que l'Esprit-Public qui puisse le conduire à une bonne organisation, à un gouvernement stable. Ce seroit en vain que des magistrats se promettroient de le ramener au bonheur par la force ou par l'assujétissement aux loix. Il peut se laisser conduire pendant quelques-tems, mais quand il se réveille, il n'en est que plus terrible, et comme un torrent impétueux, il renverse toutes les digues que la politique et la ruse avoient formé pour le contenir.

Tel est aujourd'hui le Peuple Français, dont on prétend astucieusement que la révolution est finie, afin d'amortir son effervescence, et d'arrêter le cours de son enthousiasme pour la liberté. Le gouvernement qui apperçoit deux partis prononcés dans l'état, veut les comprimer l'un et l'autre. D'un côté, on dit que son intention est de régner aristocratiquement, à l'ombre d'une constitution républicaine ; de l'autre on l'accuse d'achever la ruine du trésor-public par les dilapidations les plus coupables, et par l'entretien secret du chancre politique de la Vendée. Pour moi, plutôt porté à penser que les hommes se trompent qu'à les croire coupables, je présume que les agens du gouvernement désirant d'établir le règne des loix, cherchent à calmer les esprits dans l'intérieur par la patience, la justice et la douceur ; à se montrer généreux et vaillans aux ennemis du dehors, par de grands préparatifs de guerre, et par des dispositions les plus pacifiques, et caressant et intimidant tour-à-tour le royaliste et le patriote, ils espèrent anéantir la Vendée, ranimer l'industrie et le commerce, restaurer les finances, et obtenir la paix à la France.

Il est possible de parvenir à ces heureux résultats, mais non pas en suivant la route qu'ils se sont tracée. Leur système, au contraire, attirera, sur la France, les plus grands maux, et au lieu que la révolution soit terminée, ils la prolongent peut-être d'un demi siècle.

Il étoit nécessaire de faire l'analyse de la maladie que j'apperçois dans le gouvernement, afin de pouvoir prouver l'efficacité du remède que je veux proposer pour sa guérison. De même il ne sera pas inu-

tile auparavant de faire quelques réflexions sur la nouvelle constitution de la France. Puissent mes raisonnemens servir au bonheur de mes concitoyens, et à l'établissement d'une véritable république.

CHAPITRE II.

UN terrein qui a subi pendant un certain tems la même culture, s'épuise de sucs nutritifs, et semble devenir stérile par les petits produits qu'il donne; alors l'habile cultivateur change son usage, et la nature de ses fruits; son champ, comme renouvellé, le paie d'une autre monnoie, mais d'une manière plus lucrative. Il en est de même pour tout le reste de la nature qui ne peut fournir éternellement les mêmes productions par les mêmes voix.

Telle est la solution du problème de l'instabilité des choses humaines, tant dans le physique que dans le moral. Tel est le moyen de détruire l'imbécile crédulité de ceux qui regardent comme impérissables certaines institutions, dont la chûte est d'autant plus près, quelles ont depuis plus long-tems fatigué la nature et tyrannisé les hommes.

Ainsi, quand un peuple a supporté pendant treize ou quatorze cens ans la même forme de gouvernement, qui, pour se soutenir, a épuisé toutes les ressources du génie politique, et a usé de tous les moyens que les passions des hommes pouvoient lui suggérer, n'est-ce pas un aveuglement digne de pitié, de vouloir le rétablir quand il vient d'être anéanti?

Les monumens les plus solides sont détruits par le tems, L'EAU QUI TOMBE GOUTE A GOUTE PERCE LE PLUS DUR ROCHER; les mers changent de place, les pôles de la terre déclinent de leurs points, et les royalistes obstinés voudroient perpétuer leur règne! et les fanatiques croiroient éterniser l'erreur!

Lafière république de Sparte, la brillante ville d'Athènes, l'orgueilleuse Babylône, n'ont-elles pas cédé aux efforts du tems? La puissante Rome, après avoir soumis tous les peuples à ses loix, n'est-elle

pas tombée, et ne croupit-elle pas depuis des siècles dans l'état le plus abject, dans l'esclavage le plus étonnant ?

Cependant un trop grand nombre de françois égarés, sans doute par leur intérêt particulier, conduits par leurs passions, ou aveuglés par la superstition et les préjugés, travaillent depuis quatre ans pour relever le vieux arbre de la monarchie dont les racines pourries n'ont pû le soutenir plus long-tems contre les secousses de la raison et de la liberté.

Outre la bonté du gouvernement démocratique, outre la satisfaction de nommer lui même ses magistrats, outre le plaisir de se dire libre, le Peuple François ne peut plus souffrir de maîtres; les fers qui l'attachoient au trône sont usés par la rouille. La douce égalité a soufflé sur lui son génie régulateur, et la puissante liberté l'ayant armé de son égide impénétrable, le rend depuis cinq ans, victorieux de toute l'Europe.

C'est donc envain que ses ennemis cherchent à lasser sa patience, espèrent de le pousser à bout et de le faire renoncer à ce que la nature même lui commande. Une constitution démocratique doit nécessairement succéder à un long esclavage, le règne de la vérité et de la raison doit nécessairement suivre celui du mensonge et de l'erreur.

Quelques hommes méprisables essaieront encore par des complôts nouveaux, par de nouvelles bassesses, à livrer la France aux horreurs de la guerre civile, ou à la réduire par la famine, ou à la déchirer par des factions; mais le char de la révolution écrasera tous ceux qui voudront arrêter sa marche. Les rois qui font la guerre aux français seront vaincus, les peuples qui osent les mépriser deviendront leurs tributaires.

Au contraire, les amis de la république, les défenseurs de la liberté qui ont consacré leurs jours, qui ont versé leur sang pour elles, tous ceux dont le cœur magnanime ne songe qu'à sa prospérité, jouissent d'avance de cette voluptueuse satisfaction qui nourrit le patriotisme, qui décore l'ame de toutes les vertus.

Quelques sicaires de l'ancien régime, s'appuyant sur l'autorité de l'immortel J. J. Rousseau, prétendent qu'un grand état comme la France ne peut point être REPUBLIQUE. Il est plus difficile, sans doute, de réunir tant de volontés sur un seul objet, mais il n'est pas impossible, et je crois que le moyen d'y parvenir consiste seulement à faire concevoir à tous les Français :

1°. Que plus les membres d'une société sont nombreux, plus ses moyens sont grands, plus elle est puissante, et plus elle a de force pour garantir à chacun sa liberté et sa propriété :

2°. Que celui qui ne met point de fonds dans la société n'y a aucun droit, et doit être privé de tous ses avantages :

3°. Enfin, que plus on travaille pour l'intérêt commun, plus la somme de bien qui en résulte est grande.

Ces vérités qui font la base du Contrat-Social sont aisées à comprendre, mais difficiles à pratiquer. Il n'appartient qu'à l'Esprit-Public de les graver dans le cœur des hommes. Ainsi les magistrats doivent d'abord former l'Esprit-Public, et faire comprendre ces principes de société pour pouvoir établir une véritable république.

CHAPITRE III.

LES législateurs dont nous révérons la mémoire, et qui ont enseigné aux hommes les moyens de se civiliser, et de vivre heureux en société, ont toujours fait entrer dans leurs règlemens des institutions plus ou moins bonnes, plus ou moins raisonnables, plus ou moins philosophiques, mais qui tendoient toutes à unir les hommes, à les jetter pour-ainsi dire dans le même moule, à confondre leurs intérêts. C'est ainsi que Moïse, Zoroastre, Numa Pompilius, instituèrent des cérémonies religieuses; Licurgue, Solon firent célébrer des fêtes publiques, établirent des écoles nationales, ordonnèrent des banquets civiques, des exercices militaires et gymnastiques. Les citoyens

de l'ancienne Rome s'assembloient sur la place, et délibéroient; les Grecs cultivoient leurs vertus républicaines, leur amour pour la liberté, en se réunissant tous les jours. Les hommes, en se rapprochant, augmentent la sympathie que la nature a mis entre eux; ils sentent davantage le besoin de s'unir et de s'aimer.

Robespierre, que l'ambition a perdu, dont les erreurs ont servi puissamment la faction aristocratique qui l'a vaincu, et qui sous le masque sacré de la tolérance, de la justice, de l'humanité, a plongé les Français dans la plus affreuse misère, dans l'avilissement, dans la stupeur, en favorisant les prêtres, en protégeant les émigrés, en fournissant des fonds et des armes aux rebelles, en proscrivant les patriotes, en tuant l'Esprit Public; Robespierre, dis-je, et ses co-opérateurs, voulant imiter les grands hommes de l'antiquité, instituèrent un culte religieux et politique, inspirèrent à tous les Français le besoin de défendre, de sauver la patrie, organisèrent des écoles nationales, des exercices, des revues, des fêtes dont le nom seul élevoit l'âme; ils poursuivirent, avec trop de rigueur, peut-être, les ennemis de l'état; ils obtinrent des citoyens tous les sacrifices imaginables; une seule proclamation patriotique, un discours républicain, un décret, non pas d'urgence, mais seulement motivé, remplissoit les magasins de la république, formoit, équipoit et portoit en huit jours de tems, contre l'ennemi, de nouvelles phalanges, établissoit la victoire dans nos armées, faisoit rendre les villes, et produisoit enfin les effets les plus beaux et les plus étonnans. L'histoire de ces tems glorieux et trop courts, paroîtra fabuleuse à la postérité Cependant, l'Europe épouvantée et frappée d'admiration, en a été le témoin, tous les peuples de la terre en ont été étonnés et ravis. Les soldats des puissances étrangères ne pouvoient plus supporter l'attaque des soldats français. Les rois trembloient sur leurs trônes, le nom seul de Jacobin les jettoit dans la démence. Les généraux ennemis ne connoissoient plus rien à la tactique militaire, les cabinets diplomatiques étoient déconcertés.... et cependant la joie, la gaîté, le

bonheur donnoient à la France cette phisionomie attrayante qui la fait aimer de tous les Français; cependant l'assignat, bien loin d'être discrédité, étoit préféré au numéraire métallique; les subsistances ne manquoient pas et se trouvoient par-tout à un prix modéré, malgré la consommation extraordinaire, malgré que toutes les communications avec le dehors fussent difficiles, malgré la médiocrité des récoltes de ces années, et malgré les manœuvres sourdes et infâmes des ennemis extérieurs et intérieurs, qui ne pouvant nous vaincre par la force, brûloient les magasins de subsistances et enfouissoient les grains ou les submergeoient. La mendicité étoit bannie, le faste corrupteur ne se montroit plus, l'aimable fraternité commençoit à étendre ses rameaux bienfaisans, le vice étoit proscrit, la vertu honorée, le langage s'épuroit, le patriotisme embrâsoit toutes les ames; la République existoit. . . . .

Je sais que ces tems heureux n'ont duré que peu; je sais que les ennemis de la France abandonnant les voies ordinaires de la destruction, et n'osant plus attaquer ouvertement un peuple magnanime, qui mettoit au grand jour tous ses moyens de défense, changèrent de tactique, sans changer de résolution. Les uns firent semblant de fuir devant lui, les autres lui jurèrent obéissance et fidélité; ceux-ci, répandirent par tout l'instrument de la corruption, ceux-là s'enveloppèrent du manteau du patriotisme, et les traîtres exagérant tout au nom de la république sous l'égide de la loi, couvrirent la France d'échafauds, ruinèrent ses finances, appellèrent la famine et le désespoir, que le hideux royalisme suivoit de près, et chassèrent ou couvrirent de boue et de mépris, l'amour de la Patrie; l'arbre de la liberté resta sans culture; le temple de l'égalité fut démoli; la superstition redressa ses autels, les sociétés populaires furent proscrites; le bien des émigrés leur fut rendus, le peuple fut désarmé. . . . .

Oh! combien la révolution a reculé depuis cette époque funeste! combien la gloire de la France a diminué! combien les oppresseurs du peuple se sont rétablis et fortifiés! La Vendée à redoublé ses fureurs

a étendu son virus homicide, les assassins se correspondent par-toute la France, par-tout on immole les fondateurs de la liberté; TERRORISME est le signal de mort, et le sang des défenseurs des droits du peuple coule de tous côtés.... Mais ne croyez pas barbares de jouir long-tems de vos triomphes ; plus vous en abusez, plus la cause du peuple devient juste, et plus votre punition est prochaine. Bientôt tombera le voile dont vous avez couvert vos manœuvres, bientôt la nation que vous avez subjuguée, ouvrira les yeux, et son bras irrité fera rentrer dans la poussière, anéantira pour jamais, les fourbes qui ont conduit le vaisseau de l'état dans une eau croupissante, sous l'apparence de le sauver de l'orage. Bientôt le soufle puissant de la liberté renflera ses voiles, et le sortira de ce calme affreux qui le détruit et désespère son équipage. Bientôt..... mais que dis-je? qu'elle est l'agitation de mon ame? O ma patrie ! ô liberté! ô mes chers concitoyens ! Pardonnez à ces élans révolutionnaires, à cette fureur plébéïenne, qu'excite dans un républicain, l'aspect de la tyrannie et de l'esclavage..... Je ne désire, je ne veux susciter aucune convulsion, aucun tumulte sanguinaire. La vie d'un seul homme me paroît trop précieuse, pour vouloir y attenter; la nature a assez souffert de tous les sacrifices que la révolution a faits; les ennemis de l'humanité ont comblé la mesure; ne faisons plus gémir la phylosophie; mais ne perdons pas de vue nos intérêts; ralumons le flambeau de la surveillance, éclairons nos conducteurs, et armés du fléau rédoutable des loix démocratiques que nous avons sanctionnées, chassons du sol de la liberté, tous ceux à qui son air est incommode, tous ceux qui refusent de contribuer à son établissement, tous ceux qui lui imputent les maux horribles dont la tyrannie et l'anarchie, ont couvert la France.

Et vous législateurs qui avez juré de maintenir les droits du Peuple Français, attendez-vous encore de ramener par la douceur, par la patience, le traître qui se joue de votre crédulité, qui surprend tous les jours votre foiblesse, qui vous conduit au précipice.... Et toi directoire exécutif, qui as en main toute la

puissance nationale, sur qui tous les yeux sont tournés, crois tu que ce seront seulement des paroles qui persuaderont aux français que tu travailles à leur bonheur, au maintien de la démocratie, au règne de la liberté, à l'établissement d'une république? si tu ne mest pas plus d'énergie dans l'exécution des loix contre les émigrés, contre les égorgeurs; si tu ne surveille pas mieux les dilapidations; si tu laisse prospérer l'agioteur et le royaliste, tandis que le peuple, cette classe qui fut le soutien et la victime de tous les gouvernemens, gémit dans la misère, dans la tristesse, dans l'ignorance et dans l'oubli. Il ne suffit pas que les membres d'un gouvernement soient vêtus richement, bien logés, bien payés; il faut encore que le peuple qui leur a confiés ses intérêts jouisse de sa force et de ses droits; c'est une erreur de croire que des mandataires du peuple, puissent le désarmer, rompre les liens de la société, défendre les assemblées patriotiques, menacer de la troupe soldée, souffrir le massacre des soutiens de la république, n'écouter aucune plainte, ne faire droit à aucune demande, laisser dans l'oubli toutes les bonnes institutions.

Ne vous fâchez pas citoyens législateurs, ni vous directeurs. J'avoue que vous avez pû faire du bien à la France, que votre intention me paroît même d'en saisir tous les moyens, et de faire oublier les crises de la révolution; mais je ne puis m'empêcher de vous rappeller que depuis long-tems, tous les plans de finances tendent directement à déprécier les assignats; que tous les décrets lancés contre l'agiotage, n'ont servi qu'à le protéger, qu'a le pulluler; qu'enfin, tous ceux qui ont suivi L'HORRIBLE règne de la terreur, ont anéanti l'amour de la patrie, étouffé l'Esprit-Public. On voit avec peine que le gouvernement prend la place du peuple, qu'il s'empare de sa puissance, qu'il forme une aristocratie redoutable, qu'il intimide le citoyen. Cependant il proteste de ses bonnes dispositions, il jure de mourir à son poste, plutôt que d'abandonner les intérêts du peuple, le maintien de la liberté; mais il cache sous le voile de la politique et du salut public, toutes ses actions; s'il c..asse, quel-

que individu, s'il fait arrêter quelque particulier, s'il traite avec quelque puissance, s'il ordonne une suspension d'armes ou une nouvelle attaque, il n'en dit point les motifs; le peuple ignore tout, et se trouve absolument exclu de prendre intérêt à ce qui le concerne, à ses propres affaires. Les gouvernans se flattent ils donc d'avoir acquis l'entière confiance de leurs commettans? ne sont ils pas les mêmes hommes qui ont souffert et même servi la réaction liberticide de prairéal? Peuvent ils croire que les patriotes soient sans inquiétude, après avoir éprouvé tant de conspirations? Seront-ils moins ambitieux que les autres hommes? Ne peuvent-ils pas se laisser corrompre? Pourquoi ne travaillent ils pas au grand jour? Les actions honnêtes ont-elles besoin de se faire dans les ténèbres?

Telles sont les questions qui s'agitent parmi les amis de la patrie: tels sont les sentimens qu'inspire la conduite des membres du pouvoir exécutif et du corps législatif. Les moyens d'y répondre et de prouver à tous les français que toutes ces imputations sont plutôt des calomnies que des médisances, ce n'est pas de faire arrêter les écrivains patriotes, les journalistes républicains, de s'entourer de gardes, de craindre la vérité; mais au contraire, c'est de réveiller l'opinion publique, d'arrêter les massacres des patriotes, d'encourager tout ce qui contribue à l'instruction des citoyens, à la puissance du peuple, au règne de la vérité, à l'épuration des mœurs, à la surveillance des autorités constituées.

Chapitre IV.

Dans un état républicain, s'il y a plusieurs partis parmi les citoyens, le gouvernement doit se déclarer ouvertement pour celui qui veut la république; tous les citoyens doivent participer personnellement à toutes les jouissances de la société, autant qu'il est possible. Chacun doit veiller à son tour, au maintien de la sûreté publique; les enfans doivent avoir tous

les mêmes facultés d'instruction ; les sacrifices à la patrie doivent être particulièrement honorés ; si les loix n'ont pas atteint toutes la perfection désirable, elles doivent du moins être claires et exécutées avec sévérité ; les usages, les mœurs, le langage même, doivent contribuer à réunir les citoyens, à établir parmi eux la fraternité.

Si la génération présente n'est pas capable d'atteindre au but sublime de la révolution, il faut donc préparer celle qui doit nous suivre, pour assurer le règne de la liberté et de la véritable égalité. Rien n'est plus capable de former les jeunes gens, que l'exemple ; rien n'est plus capable de corriger les mœurs, que la pratique des vertus ; rien n'est plus capable de rendre la France invincible et heureuse, que de lier les intérêts, les porter tous vers le salut de l'état, rétablir l'opinion publique.

Mais les riches, les égoïstes, les ennemis de la révolution, n'aiment point à monter la garde, et des réglemens anti-républicains, leur fournissent les moyens de s'en exempter, ou de se faire remplacer ; avec leur or, ils se dispensent de toutes les charges de la société ; avec leur or, ils en cueillent toutes les fleurs ; tandis que celui qui est pauvre, ou qui n'a qu'une médiocre fortune, cultive et ne recueille pas, supporte tout le fardeau et demeure privé de toute consolation. C'est ainsi que les loix de L'ÉGALITÉ, la rendent illusoire, en favorisant les richesses, qui sont souvent les fruits du brigandage, de la corruption, et en écrasant la misère qui va toujours croissant.

Lorsque le bon citoyen fait son service ou part pour les frontières, il éprouve une mortification qui flétrit sa vertu, son courage, en voyant son semblable, vigoureux, bien portant, mépriser les devoirs sacrés de la société, et se livrer à tous les plaisirs d'une indépendance coupable.

La majesté, la force nationale seroient vraiment colossales, si tous les français instruits au maniement des armes, pourvus d'un équipement complet, assujétis à des exercices périodiques, pouvoient dans tous les tems et de tous côtés, présenter à leurs enne-

nemis une masse formidable et bien disciplinée. Quelle douce émotion tout le monde éprouveroit à la vue de ces jeunes bataillons qu'on appelleroit l'espoir de la patrie!...

Depuis cinq ans qu'on travaille à l'organisation des écoles publiques, il n'y a encore rien de fixé; les enfans restent sans instruction, les précepteurs sans travail, sans encouragement, et les parens sans ressources. Je crains que la malveillance, que le génie tyrannique, que le système des prêtres ne cherchent encore à éteindre les lumières, à préconiser l'ignorance, et à ramener le peuple sous le joug.

Ce sont les sciences qui ont commencé la révolution, elles doivent, elles peuvent seules la rendre belle et agréable. Quand le peuple sera instruit, qu'il connoîtra l'étendue de ses droits sociaux, les bornes de ses droits politiques, il sera plus capable de faire de bons choix pour déléguer son pouvoir, il sera soumis aux loix par raison, et attaché à la république par sentiment.

Les arts semblent aussi oubliés et relégués dans le sentier étroit des méthodes académiques; le talent n'est plus fêté, n'est plus connu, et s'il reçoit encore quelque homage, il est tellement enveloppé dans l'ombre qu'il en est peu flatté.

La sève féconde du génie ne fermente plus, le froid de l'insouciance semble préparer pour elle, un hiver éternel. Aussi les enfans de la liberte, les héros de la France ont beau cumuler les trophées de leurs victoires, ils ont beau moissonner sans cesse des lauriers et surpasser par leurs exploits, tous les héros de l'antiquité, les muses sont assoupies, la renommée n'a plus de voix; le poëte, le peintre, le sculpteur, restent dans le silence.

L'avarice, la cupidité, la superstition, occupent toutes les ames: on ne respire que pour s'enrichir, on n'affectionne que les prêtres: les assemblées qui se font ne sont qu'a la bourse ou à l'église; on ne s'entretient que des changes et du commerce; on observe religieusement les bules des papes ainsi que toutes les absurdités inventées par leur sainte poli-

tique, et les loix républicaines, les intérêts de la patrie, sont méconnus et méprisés.

Le nom de citoyen, ridiculisé par quelques fats, qui n'en connoissent ni la beauté, ni le mérite, a fait place à l'insignifiant MONSIEUR, qui rétablit la bonne société, c'est-à-dire, la morgue indécente des MAITRES, et la plate bassesse des VALETS. MONSIEUR LE BARON, MONSIEUR LE MARQUIS, reprennent leur pédantisme, et n'ont pas honte d'abreuver leurs enfans de la coupe fatale de l'orgueil, et de tous les vices des CI-DEVANT.

Les amis se tutoient parce qu'ils s'aiment, mais les citoyens ne se tutoient plus, parce qu'ils ne s'aiment point, parce que la fraternité est en fuite, et que la distinction des rangs veut reprendre ses prérogatives. Par ce moyen la république conservera ses mêmes ennemis intérieurs, qui chercheront toujours a la détruire, et jamais ses amis ne deviendront assez nombreux pour la soutenir ou la relever.

L'Esprit-Public bien dirigé et vigoureux, peut accélérer plus que toute autre chose, le bonheur de la France. Il détruira le luxe corrupteur, il aidera et consolera la pauvreté, donnera la force légitime au gouvernement, renversera les préjugés, rétablira les finances, et fera, du Peuple François, le modèle de toutes les nations de la terre.

Des factions liberticides ont travaillé depuis plusieurs mois à l'anéantir. Il a succombé sous les coups redoublés de l'égoïsme et de la royauté, qui, pour le corrompre, ont versé sur lui tout leur affreux poison.

Cependant, il en est tems encore; le gouvernement doit mettre tous ses soins à faire marcher au moins les administrations sur la ligne qui peut nous conduire au règne de la charmante égalité, compagne inséparable de la liberté et du bonheur; il doit se hâter de donner à la France cette contenance, ce regard, ce mouvement, ce caractère, qui annoncent une RÉPUBLIQUE, qui attachent les citoyens à

l'état, qui consternent les ennemis, et qui peuvent seuls nous donner une paix inaltérable. Je le répète, il faut donc ranimer L'ESPRIT - PUBLIC, c'est la L'ORDRE DU JOUR.

P..... S.....

De l'Imprimerie de l'Ami du Peuple (R. F. LEBOIS), rue et maison ci - devant Sorbonne, n°. 382, section Châlier, quartier Jacques.